

A propos des amants tragiques
ou
L'Amour peut-il vivre en bonne intelligence
avec la tragédie?

par
Essam Safty

De toute évidence, à en croire du moins les prescriptions de nos théoriciens, l'amour et la tragédie ne sauraient vivre en bonne intelligence: la majesté du ton tragique, inutile de le rappeler, s'accommode mal des douceurs et des tendresses des amants. Les Anciens, non seulement le savaient, mais, bannissant l'amour de la scène tragique, tenaient cette «molle» passion pour indigne de la poésie dramatique: on se souvient des fières protestations que l'auteur des *Grenouilles* place dans la bouche d'Eschyle, au moment où celui-ci dispute à Euripide le trône de la tragédie aux Enfers: «[...]je n'ai point représenté de Phèdres prostituées ni de Sthénébéés, et nul ne peut citer une femme que j'aie jamais faite amoureuse». ¹ Et nul n'ignore les malheurs subis et par les Grecs et par les Troyens en faveur des *feux* de la femme de Ménélas.

Les modernes, eux, ont surpassé les Anciens, pour une fois, dans la science du coeur; ils ont même atteint, dans la peinture des effets, des dérèglements et des ravages de cette funeste passion, un rare degré de perfection. On le leur a reproché; car on les voyait ne constituer leurs drames qu'autour des seuls soupçons et ridicules des amants; c'était un mauvais goût, certes, mais s'en passer, c'est-à-dire faire une «tragédie sans amour[...] apparaissait[...] comme une gageure». ²

Et pourtant! De Lucrèce³ à Dubos,⁴ en passant par Bembo,⁵ par les détracteurs du pétrarquisme, et même par les Du Vair,⁶ les Senault,⁷ les Boileau,⁸ les Rapin⁹ et les Saint-Evremond,¹⁰ pour ne rien dire ni du premier discours de Corneille ni du Racine de la préface de *Thébaïde*, on ne faisait que se répéter à peu près: les

tendresses de l'amour sont néfastes, dégradantes et, dans le jugement de ceux qui s'occupent du théâtre, indignes du premier rang dans un sujet tragique, parce qu'incompatibles avec la gravité des événements qui s'y célèbrent. Inutile donc nous attarder là-dessus davantage: les textes que nous venons de citer sont clairs; et, de plus, nous ne faisons que rappeler les grandes lignes d'un thème déjà traité.¹¹

Quoi qu'il en soit, on le voit déjà, suprême, dévastatrice et niveleuse est la puissance de celui qu'on a souvent appelé le vainqueur¹² des dieux. D'ailleurs, des crimes et des désastres inspirés par le jeune tyran, il n'est point malaisé de se souvenir.¹³ Jacques Morel, citant des pièces aussi différentes que *La Sophonisbe* (Mairet), *Hercule mourant* (Rotrou), *Médée* (Corneille) et *La Marianne* (Tristan), écrit: «[voilà des pièces qui] constituent tout à la fois une mise en garde contre les ravages de l'amour et l'évocation enthousiaste de la puissance de cette passion, capable d'inspirer des actes inouïs, et de révéler, à travers la sombre ou éclatante grandeur des héros qui sont touchés par elle, les dépassements surhumains ou inhumains dont l'homme est capable».¹⁴ Voilà qui est clair: les chefs-d'oeuvre auxquels nous venons de faire allusion ne doivent leur succès qu'à la puissance destructrice de l'amour, qui en est précisément le principal ressort dramatique. Et puis d'ailleurs, nous interroge le même critique, qui nous parle du théâtre de Rotrou, «quelle liberté l'amour peut-il laisser à l'homme? Il bouleverse son univers moral de telle manière, non seulement que les lois naguère obéies ne peuvent s'opposer à sa violence, mais qu'il leur substitue d'autres lois, dont les paradoxes sont plus convaincants que la «raison» des précédentes».¹⁵

Ainsi l'amour, l'amour véritablement tragique, ne connaît-il ni fadeur, ni langueur: il répugne aux afféteries des pétrarquistes; et, tout exclusivisme, tout désordre, il aime à n'épouser la sensibilité des amants que pour la rendre chancelante et sujette aux plus troublants soubresauts. En fait, pour que l'amour devienne véritablement tragique, il faut lui opposer des obstacles¹⁶ bien plus graves que ceux faisant le malheur de force

couples tels que Chimène et Rodrigue, Emilie et Cinna (Corneille, *Le Cid*; *Cinna*), Polyxène et Tigrane (Scudéry, *L'Amour tyrannique*), Rosélie et Palmède (Tristan, *La Folie du sage*), Hélvie et Laetus (Th. Corneille, *La Mort de l'empereur Commode*) et, enfin, Iphigénie et Achille (Racine, *Iphigénie*). Car toutes ces pièces nous proposent des obstacles qui, par un heureux succès des choses, ne tombent au dénouement que pour céder la place à l'union des amants séparés. De fait, en matière d'amour, le tragique ne fait éclater son jour qu'appuyé par la complicité d'une irrémédiable tension, d'une funeste issue, telle que celle sanctionnant les amours de Pyrame et Thisbé (Th. de Viau, *Pyrame et Thisbé*), de Britannicus et Julie, d'Hippolyte et Aricie (Racine, *Britannicus*; *Phèdre*¹⁷), de Suréna et Euridice (Corneille, *Suréna*), pour ne citer que les plus célèbres disgrâces essuyées par nos apôtres de Cupidon. En outre, il faut des obstacles qui suscitent au moins la mort de l'un de deux amants.

Ces considérations faites, il importe de se demander si l'amourest incompatible avec l'esprit de la tragédie. En vérité, quand il répugne aux doucereux propos des amants transis, quand il rencontre force obstacles et malheurs, l'amour, défait de toute mollesse, abandonné à une fureur sans bride, devient tout sang et toute dramatisation, partant fort utile lors de la constitution de la *fable*. Reste simplement à s'entendre sur les diverses expressions de l'amour tragique. Viol, adultère, inceste, jalousie, meurtrière ou vengeresse, et amour trahi, contrarié,¹⁸ non payé de retour, tyrannique ou sombre, voilà des ressorts dramatiques qui, non seulement garantissent à une pièce de théâtre son funeste dénouement, mais nous soumettent des peintures où d'autres dérèglements, d'autres cruautés n'atteignent pas toujours. Mieux: ne chargeons pas l'amour de toutes ces souillures, charnelles ou morales, et opposons-lui simplement quelque force antagoniste, telle que la raison d'Etat, ou bien l'ambition par exemple: on se souvient du rôle que joue l'amour dans la *Bérénice* de Racine, dont le dénouement, pourtant, est des plus tragiques. Bref, il est loisible de songer, contrairement aux communes croyances, que l'amour, bien ménagé, est à même d'offrir des ressorts dramatiques des plus solides.

Avant que de clore ces lignes sur les funestes prouesses de l'amour, on aimerait à éprouver, en guise de conclusion, si celui-ci, quelle que soit sa forme, est à même de vivre en bonne intelligence avec la tragédie. En vérité, dans un poème dramatique, que l'on parle de l'amour filial ou patriotique,¹⁹ de l'amour-péché²⁰ ou violent et sensuel,²¹ altruiste²² ou contrarié,²³ exacerbé²⁴ ou jaloux,²⁵ outragé²⁶ ou malheureux,²⁷ qui ne rappelle à sa mémoire les désastres, les crimes ou les forfaits commis en la seule faveur de celui dont on a établi le tyrannique empire dans le coeur humain?

En outre, parle-t-on d'amour, nul n'ignore que la fureur est son modeste coup d'essai; l'exaspération, son alarmante carrière; le désespoir, sa triste maturité; la mort, son éclatant triomphe; les amants, dussent-ils se réclamer de la fureur des Hercule, du patriotisme des Cléomène, de la chasteté des Hippolyte, de la langueur des Phèdre, du désespoir des Didon, de la jalousie des Médée, ou des Déjanire, de l'idolâtrie des Hérode ou encore des dévorants feux de mille autres malheureux, ses chétives proies et, en un mot, la tragédie, son néfaste univers!

St. Thomas University

Notes

¹Aristophane, texte établi par V. Coulon et traduit par H. Van Daelem (Paris: «Les Belles Lettres», 1973) 1043-44, p. 135.

²J. Truchet, *La Tragédie classique en France*, (PUF, 1975) p. 76.

³Raillant les ridicules des amants et recommandant l'inconstance amoureuse, le Lucrèce du *De la Nature* en vient à affirmer hardiment: «Nec Veneris fructu caret is qui uitat amorem,/ sed potius quae sunt sine poena commoda sumit./ Nam certe purast sanis magis inde uoluptas/ quam miseris» (éd. A. Ernout, [Paris: «Les Belles Lettres», 1955] 1073-76 p. 43). Chose curieuse: le passage où l'auteur raille l'aveuglement des amants, lesquels

s'obstinent à voir autant de marques de beauté jusque dans les plus criants défauts de leurs objets d'amour (1149-1170, pp. 45-46), a sans doute inspiré la belle tirade de l'Eliante de Molière (*Le Misanthrope*, II, 4, v. 711-30)! Pour d'autres témoignages sur les néfastes prouesses du jeune tyran, toujours recueillis chez les Anciens, cf. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* (texte établi par F. Vian et traduit par E. Delage, [Paris: «Les Belles Lettres», 1974]), chant III, 452, 687, 765, 937; chant IV, 63, 445-446; Théognis, *Poèmes élégiaques* (éd. J. Carrière [Paris: «Les Belles Lettres», 1975]), Liv. II, 1231-34; *Bucoliques grecs* (éd. Ph. Legrand, [Paris: «Les Belles Lettres», 1967]), «Eros échappé» poème attribué à Moschos), t. II, pp. 136-37.

⁴On sait que Dubos, comme tant d'autres d'ailleurs, recommande le bon usage de l'amour, lequel est une passion des plus «générales»: «Nos Poètes ne pourroient... être blâmés de donner part à l'amour dans les intrigues de leurs Pièces, s'ils le faisoient avec plus de retenue. Mais ils ont poussé trop loin la complaisance pour le goût de leur siècle, ou, pour dire mieux, ils ont eux-mêmes fomenté ce goût avec trop de lâcheté. En renchérissant les uns sur les autres, ils ont fait une ruelle de la scène tragique... On croiroit que l'amour fût une passion gaie, à ouïr les gentillesses que ces galants disent aux personnes qu'ils aiment... On les entend sans cesse s'applaudir des fers qu'ils portent, et ils souhaitent que leurs chaînes soient éternelles; nouvelle preuve qu'ils n'en sentent point le poids. Loin de regarder leur amour comme une foiblesse des plus humiliantes, ils le contemplent comme une vertu glorieuse dont ils se sçavent gré...», *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture*, (Genève: Slatkine reprints, 1967) première partie, sections XVII-XVIII, pp. 40-41.

⁵En 1505, Pierre Bembo fit paraître ses *Asolani*, où il fait tenir ce discours à l'un de ses personnages (Perottino): «...Sans aucun doute, l'amour n'a rien qui mérite le nom de plaisant; on ne l'a jamais appelé quelque chose de doux ni quelque chose d'humain; les livres sont pleins de mots signifiant la cruauté, la dureté et la terreur. Lisez ce que des milliers d'écrivains disent de l'amour, et vous ne trouverez à peu près rien d'autre que la douleur. Les vers

de l'un exhalent des soupirs, les vers entiers de beaucoup d'autres ne contiennent que des plaintes; les poèmes, voire toutes les oeuvres littéraires, grandes et petites, brûlent de ce feu d'amour. Les soupçons, les injures, les inimitiés, les disputes forment le sujet de toute la poésie amoureuse, et ce ne sont là encore que de légères souffrances. Désespoirs, révoltes, vengeances, chaînes, blessures, morts, qui peut voir tout cela sans en être attristé?...» (cité par Ed.-F. Meylan, dans son article: «L'évolution de la notion d'amour platonique» dans *Humanisme et Renaissance*, [Paris: 1938]).

⁶La servitude de l'amour est, pour le Du Vair du *De la Sainte Philosophie*, à l'origine des malheurs des hommes; car enfin «Le voyons-vous pas saper les plus grands royaumes...?; partant «de si loin que nous voyons ce fol amour, nous le devons chasser et détester, comme le vrai poison de nos esprits...» (Ed. G. Michaut, [Paris: Bibliothèque des Textes Philosophiques, 1946] pp. 34-35).

⁷La théorie des passions ne pouvait évidemment qu'y trouver son compte! De toutes les servitudes, de tous les jougs imposés par les diverses passions, ceux de l'amour sont et des plus contraignants et des plus avilissants. Senault, après avoir allégué l'exemple de l'Antoine amoureux, s'écrie: «Lisez... l'histoire de tous les Grands, vous trouverez que leurs Passions en ont fait des esclaves, et qu'ils ont éprouvé dans la grandeur de leur fortune, tout ce que la tyrannie peut inventer de supplices pour affliger ceux qu'elle opprime» (*De l'Usage des passions*, [1660], Fayard, 1987, première partie, 3e traité, p. 103).

⁸Dans son *Art Poétique*, l'auteur, sachant qu'il ne saurait s'opposer au goût de son époque, se contente simplement de mettre les poètes en garde contre les abus des sentiments tendres: «Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux;/ Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux:/.../...que l'amour, souvent de remords combattu,/ Paraisse une faiblesse et non une vertu» (éd. J. P. Collinet, [NRF Poésie/Gallimard, 1985] ch. III, v., 97-102, p. 242).

⁹Dénonçant, comme tant d'autres, le mauvais goût de son temps, qui veut que l'on mêle de l'amour à la tragédie, l'auteur des *Réflexions sur la Poétique* s'écrie: «Mais n'est-ce point s'exposer à dégrader la tragédie de cet air de majesté qui luy est propre, que d'y mêler de l'amour, qui est d'un caractère toujours badin et peu conforme à la gravité dont elle fait profession? En effet les tragédies mêlées de galanteries ne font point ces impressions admirables sur les esprits, que faisoient autrefois les tragédies de Sophocle et d'Euripide: car toutes les entrailles estoient émues, par les grands objets de terreur et de pitié que ces auteurs proposoient...». Il finit toutefois par admettre: «Mais je n'ay pas assez de crédit pour m'opposer de mon chef à un usage si établi...» (éd. J. P. Collinet, [NRF Poésie/Gallimard, 1985] pp. 104-105).

¹⁰De concert avec les théoriciens que nous venons d'écouter, Saint-Evremond note en effet le dérèglement, le mauvais usage que font les dramaturges des diverses passions: «Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'est d'employer une Passion pour une autre, de mettre de la Douleur où il ne faut que de la Tendresse; de mettre au contraire du Desespoir où il ne faut que de la Douleur...Corneille n'a pas eu des Sentimens plus justes sur le sujet de son *Titus*. Il nous le représente prêt à quitter Rome, et à laisser le Gouvernement de l'Empire, pour aller faire l'amour en Judée. Certes il va contre la Vérité et la Vraisemblance, ruinant le naturel de titus, et le caractère de l'Empereur, pour donner tout à une Passion éteinte: c'est vouloir que ce Prince s'abandonne à Berenice comme un fou, lors qu'il s'en défait comme un homme sage, ou dégoûté» (*Oeuvres mêlées*, [Roma: Edizioni dell'Aneneo, 1966] pp. 298).

¹¹Pour des témoignages autres, en majorité, que ceux que nous venons d'invoquer, cf. R. Bray: *La Formation de la doctrine classique en France*, (Paris: Nizet, 1961) p. 320 et suiv.; J. Truchet: *La Tragédie classique en France*, op. cit., p. 85 et suiv; ainsi que, bien entendu, O. Nadal: *Le sentiment de l'amour dans l'oeuvre de Pierre Corneille*, (Paris: Gallimard, 1948).

¹²Juste titre, il est vrai, mais dangereux; car alléguant les folles amours des dieux, on en venait souvent à la scandaleuse affirmation de la légitimité, non seulement de l'inconstance, mais de l'adultère, du viol, de l'inceste, bref des unions ou amours contre nature. Cf. par exemple: Jodelle: *Didon se sacrifiant*, II; Pierre Matthieu, *Clytemnestre*, III, 865- et suiv.; Hardy: *Didon se sacrifiant*, I, 1 (v. 129-32); *La Mort d'Achille*, II, 2 (v. 483-86); *Panthée*, II, 2 (v. 337-38); *Scédase*, III (v. 773-74); Grenaille: *L'Innocent malheureux*, I, 5; III, 2; Racine: *Phèdre*, IV, 6.

¹³Les personnages de tragédie en étaient eux-mêmes conscients; et, bien qu'avertis donc en la matière, ils ne laissaient point de tomber dans les rets du cruel enfant. Cf. Jodelle: *Cléopâtre captive*, I (début); Pierre Matthieu: *Clytemnestre*, II, v. 617-28; Schélandre: *Tyr et Sidon*, I, 1 (v. 1 et suiv.); Hardy: *Didon se sacrifiant*, V (v. 1909-24); Tristan: *La Marianne*, I, 3 (v. 245-54); G. de Bouscal: *La Mort de Cléomène*, II, 1.

¹⁴*La Tragédie*, (Armond Colin, 1964) p. 35.

¹⁵Rotrou. *Dramaturge de l'ambiguïté*, (Paris: Colin, 1968) p. 49.

¹⁶Sur cette question, traitée de différents points de vue, on consultera: R. Lebègue, «Paroxysme et surprise dans le théâtre baroque français» dans *Etudes sur le théâtre français I, Moyen Age, Renaissance, Baroque*, éd. A.-G. Nizet, Paris, pp. 376; J. Scherer, «Pour une sociologie des obstacles au mariage dans le théâtre français du XVIIe siècle», dans *Dramaturgie et société, rapports entre l'oeuvre théâtrale, son interprétation et son public aux XVIe et XVIIe siècles* (Nancy: 14-21 avril 1967) études réunies et présentées par J. Jacquot, Colloques internationaux du C.N.R.S., t.I., Paris, MCMLXVIII; J. Morel, «A propos de Bérénice: le thème du mariage des Romains et des reines dans la tragédie française du XVIIe siècle», dans *Travaux de linguistique et de littérature, publiés par le Centre de Philologie et des Littératures Romanes de l'université de Strasbourg*, no. XIII, 2 - *Etudes Littéraires*, Strasbourg, 1975; «Sévère, Eliante, Antiochus, témoins souffrants des

amours malheureuses», dans *Papers in French Seventeenth Century Literature*, vol. XI, n. 21.

¹⁷Nous exceptions, pour la commodité du propos, le couple Bérénice/Titus (*Bérénice*), lequel trouve son malheur non pas dans la mort, mais dans la déchirante acceptation de la vie!

¹⁸Sur ces thèmes, cf. O. Nadal, *Le sentiment de l'amour...*, op. cit., p. 149 et suiv., J. Scherer. *La Dramaturgie classique en France*, Paris, Nizet, 1951, p. 399 et suiv., R. Lebègue, «Le théâtre baroque en France», dans *Etudes sur le théâtre français...*, op. cit., p. 356 et suiv.

¹⁹Chélonide, Léonidas et Agis, dans *La Mort d'Agis* de G. de Bouscal, et Agiatis, Cléomène et Ptoloméé, dans *La Mort de Cléomène* du même poète, nous ont longtemps parlé des cruautés des «passions antagonistes».

²⁰Phèdre, Hippolyte, ainsi que leurs Héritiers Fauste et Chrispe, chez Grenaille comme chez Tristan, nous rendent, de concert avec les héros de la *Phèdre* et du *Bajazet* de Racine, mille chagrinants témoignages sur les ravages de l'amour illicite. On lira du reste, avec beaucoup d'intérêt, ce que nous dit Aristote sur les mille désastres encourus à la faveur de toute relation illécite (*Politique*, éd. J. Aubonnet, Paris «Les Belles Lettres», 1968, L. II, iv, 4, pp. 56-57).

²¹*Scédase*, *La Force du sang*, *Alcméon*, *Timoclée* (Hardy) et *La Mort de Bradamante* (Anonyme) se veulent parmi les tristes lieux où viols et adultère sont consommés.

²²On se souvient à quel prix l'égoïste Admétos a obtenu la prolongation de ses jours.

²³Cf. *La Silvanire* (Mairet), *Andromaque* (Racine).

²⁴On sait que le fils de Pélée ne succomba que parce que vaincu par la ravissante Polyxène. Cf. Hardy: *La Mort d'Achille*, ainsi que la pièce de Benserade portant le même titre.

²⁵Entendons évidemment la jalousie meurtrière, un peu comme celle de Déjanire (Rotrou, *Hercule mourant*), de Médée (Corneille, *Médée*) ou d'Hérode (Hardy, *Marianne*; Tristan, *La Marianne*).

²⁶On se souvient des motifs du beau désespoir d'Elissa. Cf. Jodelle: *Didon se sacrifiant*, ainsi que la pièce de Hardy portant le même titre.

²⁷Les suicides d'amour, décrétés par et pour le malheur de certains amants, sont bien entendu légion: Didon, Cleité, Pauline, Porcie, Cléopâtre, Sophonisbe, Massinisse, Panthée, pour ne citer que les personnages les plus célèbres, sont au nombre des héros qui choisirent de ne point survivre à leurs amours malheureuses.

Ouvrages cités ou consultés

- Anonyme. *La Mort de Bradamante* dans Théâtre Français, à Paris, chez Paul Manian, MDCXXIII.
- Benserade, Isaac de. *La Mort d'Achille et la dispute de ses armes*, à Paris, chez Antoine de Sommaville, MDCXXXVI.
- Corneille, P. *Oeuvres complètes* éd. A. Stegmann, préf. R. Lebègue, Seuil, 1963.
- Corneille, Thomas. *La Mort de l'empereur Commode*, Paris, Laplace, Sanchez et Cie, 1881.
- Grenaille, François de. *L'Innocent Malheureux ou La Mort de Crispe*, à Paris, chez Ian Pasle, MDCXXXIX.
- Guérin de Bouscal, Guyon. *La Mort d'Agis* à Paris, chez Antoine de Sommaville et Augustin Courbe, MDCXXXII.
- _____. *La Mort de Clémène, roi de Sparte*, à Paris, chez Antoine de Sommaville, MDCXL.
- Hardy, Alexandre. *Le Théâtre d'Alexandre Hardy*. Erster Neudruck der Dramen von Pierre Corneille's unmittelbarem Vorläufer nach den Exemplaren der Dresdener, Münchener und der Wolfenbütteler Bibliothek, von E. Stengel, Marburg, 1884.
- Jodelle, Estienne. *Cléopâtre captive* dans *Oeuvres Complètes* éd. E. Balmas, Gallimard, 1965.
- _____. *Didon se sacrifiant* éd. citée plus haut.
- Mairet, Jean. *La Silvanire ou la Morte vive* éd. J. Scherer, Gallimard, 1986.
- _____. *La Sophonisbe* éd. J. Scherer, Gallimard, 1986.

Matthieu, Pierre. *Clytemnestre. De la vengeance des injures perdurables à la posterité des offencez, et des malheureuses fins de la volupté* éd. G. Ernst, Droz, Genève, 1984.

Racine, Jean. *Théâtre complet* éd. A. Stegmann, Garnier Flammarion, 1964, 2 tomes.

Rotrou, Jean. *Hercule mourant* dans *Oeuvres de J. Rotrou* chez Th. Desoer, Paris, 1820.

Schélandre, Jean de. *Tyr et Sidon ou Les Funestes amours de Belcar et Méliane* (tragédie), éd. J. W. Barker, A.-G. Nizet, 1974.

Scudéry, Georges de. *L'Amour tyrannique* éd. J. Scherer, Gallimard, 1986.

Théophile de Viau. *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé* éd. J. Scherer, Gallimard, 1986.

Tristan L'Hermite. *La folie du sage* (The University of Alabama, 1975).

_____. *La Marianne* éd. J. Scherer, Gallimard, 1986.